

Bibliothèque
de
PHILOSOPHIE

**Le Concept,
le Temps et le
Discours**

**Introduction
au Système du Savoir**

par

ALEXANDRE KOJÈVE

*Présentation
de Bernard Hesbois*

nrf

Éditions Gallimard

PRÉSENTATION ¹

Le Concept, le Temps et le Discours est l'œuvre inachevée de toute une vie. Au vrai, elle était interminable.

L'ensemble devait comporter deux *Parties* : une triple *Introduction*, d'une part, conçue comme « pédagogie » du Système du savoir, et l'*Exposé*, d'autre part. De la *Première Partie*, seules les deux premières *Introductions* (« psychologique » et « logique ») sont achevées. Elles forment la matière du présent volume. L'*Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*² constitue la première section de la *Troisième Introduction* (« historique ») qui aurait dû se poursuivre par une histoire de la philosophie chrétienne. Le *Kant* comble partiellement la lacune³. De la *Seconde Partie* ou *Exposé*, n'ont vu le jour que des esquisses.

Les fragments éclatés du « Livre » introduisent ironiquement à son absence. Au lecteur de boucler la boucle. Pour notre part, nous ne nous proposons, dans les pages qui suivent, que de reconstituer la *table des matières*.

*

1. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux chapitres 1 et 2 de notre ouvrage, *Le Livre et la Mort (Essai sur Kojève)*, thèse de doctorat, Université catholique de Louvain, 1985, inédit.

2. Paris, Gallimard : tome 1, *Les Présocratiques*, 1968 ; tome 2, *Platon – Aristote*, 1972 ; tome 3, *La Philosophie hellénistique – Les Néoplatoniciens*, 1973. Nous citerons *Essai*.

3. Paris, Gallimard, 1973.

Le discours philosophique

Les hommes ne se contentent pas de vivre, ils se racontent la vie, s'inventent des histoires, mettent en scène le monde. Ils s'exclament et interpellent. Ils donnent ou exécutent des ordres, adressent des prières aux dieux qu'ils invoquent, font des serments. Ils questionnent aussi et donnent des réponses, débattent, se contredisent. Leur univers, c'est l'*univers du discours*.

Le fait primordial pour le discours *philosophique*, c'est le fait même du *discours*. Parler en philosophe, c'est parler de *tout* ce dont on parle en tenant et en rendant compte du fait qu'on en *parle*¹. Ou encore : la philosophie est un discours qui parle tant de l'*essence* des choses que du *sens* des discours qui s'y « rapportent », et qui ne peut le faire qu'en parlant d'un « tiers » qui, tout en n'étant ni essence ni sens seulement, peut toutefois *apparaître* et comme l'une et comme l'autre : ce que Kojève, à la suite de Hegel, appelle le *Concept*².

Parler du Concept comme de l'unité singulière de l'essence et du sens, c'est parler de la *vérité*. Et parler de la vérité, c'est nécessairement parler du *temps*. « En effet [...] la vérité au sens propre du mot est quelque chose qui est censé ne pouvoir ni être modifié, ni nié : elle est valable " universellement et nécessairement " comme on dit. C'est-à-dire qu'elle n'est pas soumise aux changements; elle est, comme on dit aussi : *éternelle* ou non temporelle. D'autre part, il n'y a pas de doute qu'on la *trouve* à un certain moment du temps et qu'elle existe dans le Monde. Dès qu'on pose le problème de la vérité, même partielle, on pose donc nécessairement le problème du temps, ou plus particulièrement celui du rapport entre le temps et l'intemporel³. » Or ce problème n'admet qu'un nombre fini de solutions⁴.

1. Cf., par exemple, *Essai*, p. 30.

2. *Ibid.*, p. 186.

3. *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 2^e éd., 1962, p. 336. Nous citerons *ILH*. La « Note sur l'Éternité, le Temps et le Concept » est le centre nerveux du commentaire de Kojève; cf. aussi « Le Concept et le Temps », in *Deucalion*, La Baconnière, Neuchâtel, 1955, cahier n° 5, pp. 11-20, et *Essai*, pp. 91-137.

4. *ILH*, p. 337.

Excluons d'emblée la solution « héraclitéenne », celle de tous les scepticismes et de tous les relativismes. Dans cette hypothèse, le vrai est exclusivement *temporaire* et, par conséquent, le discours n'est qu'un « bavardage » sans fin où il est toujours possible et justifié de contredire à un moment donné ce qu'on a dit auparavant. Ce n'est pas que le bavardage soit « contradictoire » : sans fin, il est par là même in-défini puisqu'il ne reçoit jamais *un* sens susceptible d'être discuté, mais peut toujours, pareil à une phrase inachevée, recevoir n'importe quel sens. C'est dire qu'il n'en possède aucun. Le discours philosophique est alors impossible. C'est pourquoi les philosophes ont d'abord cru pouvoir sauver la vérité en disant qu'elle est l'*éternité* ou, à tout le moins, *éternelle*. C'est la thèse « parménidienne », reprise à sa manière par Spinoza. Malheureusement, si la solution « héraclitéenne » du problème de la vérité conduisait le discours au bavardage, la solution « parménidienne » ou « spinoziste » le réduit au silence. En effet, si le Concept est *absolument autre* que le temps du monde où vivent et parlent les hommes en général et les philosophes en particulier, il devient alors rigoureusement impossible de rendre compte de la *manifestation* de la *vérité* dans les discours *datés* des hommes : « L' "Éthique" explique tout, sauf la possibilité, pour un homme vivant dans le temps, de l'écrire ¹. »

Si l'histoire de la philosophie commence avec l'identification du Concept à l'Éternité, on sait que, selon Kojève, elle finit avec l'*identification* « hégélienne » *du Concept au Temps*, non pas au temps indéfini du cosmos, ni au temps cyclique de la vie, mais au temps *historique*, c'est-à-dire au temps où prime l'*avenir*. C'est parce qu'il se donne une *fin* qui n'est inscrite dans aucune nature que l'homme se « détache » de l'être pour le « concevoir ». L'histoire de la philosophie apparaît ainsi comme la réduction progressive de la transcendance du Concept. Au terme de ce processus, le discours philosophique comprend qu'il ne peut parler sans se contredire du Concept, et donc rendre compte de lui-même, qu'à la condition de dire que le

1. *Ibid.*, p. 354.

Concept, qui n'est ni essence ni sens, se révèle en *devenant* essence d'abord et sens ensuite. Autrement dit, le Concept n'est rien d'autre que le processus historique de la transformation de l'univers des objets en univers du discours : « Tout au monde, existe pour aboutir à un livre ¹ », et l'histoire de la philosophie n'est que la pédagogie millénaire par laquelle les hommes se sont éveillés à la « Sagesse » qui leur apprend qu'ils sont seuls au monde à discourir et qu'il n'est aucun « Verbe » transcendant à qui ils doivent adresser des prières ou qui puisse leur dicter des commandements. Car, à l'inverse de la théologie chrétienne pour laquelle le *cosmos* suppose, avant lui, un *logos* infini qui ne le présuppose pas, la Sagesse affirme la « finitude » du *logos* qui suppose avant lui et présuppose après lui un *cosmos* éternellement silencieux. Discourir, en effet, c'est « rompre le silence » : *pour un certain temps*. Au terme de ce temps, le Silence planera à nouveau sur les eaux. « Le rapport entre le Sage et son Livre est donc rigoureusement analogue à celui de l'Homme et de sa *mort*. Ma mort est bien mienne; ce n'est pas la mort d'un autre. Mais elle est mienne seulement dans l'avenir; car on peut *dire* : " je vais mourir ", mais non : " je suis mort ". De même pour le Livre. C'est mon œuvre, et non pas celle d'un autre; et il y est question de moi et non d'autre chose. Mais je ne suis dans le Livre, je ne suis ce Livre que tant que je l'écris ou le publie, c'est-à-dire tant qu'il est encore un avenir (ou un projet). Le Livre une fois paru, il se détache de moi. Il cesse d'être moi, tout comme mon corps cesse d'être moi après sa mort. La mort est tout aussi impersonnelle et éternelle, c'est-à-dire inhumaine, qu'est impersonnel, éternel et inhumain l'Esprit pleinement réalisé dans et par le Livre ². »

Ouvrons le Livre.

1. Mallarmé, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 378.

2. *ILH*, p. 388, n. 1.

Le « Système du savoir »

Le discours philosophique ne se développe qu'en manifestant, selon Kojève, une triplicité structurelle qui apparaît historiquement pour la première fois avec Platon. C'est que « Platon s'aperçut que pour pouvoir parler sans se contredire, il fallait rendre discursivement compte non seulement du caractère *donné* de l'être commun à tout ce qui se révèle en tant que phénomène dans la *durée-étendue* de l'Existence-empirique dont on parle, mais encore de la *réalité-objective* de ces phénomènes, dans la mesure où ceux-ci ne *diffèrent* pas seulement du Néant, mais se *distinguent* encore les uns des autres, en *s'opposant* les uns aux autres d'une façon *irréductible*. C'est ainsi que depuis Platon la philosophie complète son discours *phénoménologique* (qui décrit le Monde où vivent les philosophes, qui en parlent en parlant aussi de ce qu'ils en disent) non plus seulement par un discours *onto-logique* (qui dit ce qu'il faut dire de l'Être-donné en tant que tel pour pouvoir parler sans se contre-dire de ce qu'on dit de l'Existence-empirique dans son ensemble), mais encore par un discours *énergo-logique* (qui indique ce que doit être la Réalité-objective pour que tout ce dont on parle puisse à la fois être ce qu'on en dit et *apparaître* tel qu'on le dit) même s'il faut dire alors que le Discours lui-même *apparaît* et *est* sans être ni *objectif*, ni *réel*¹ ». Telle est la matrice du Système du savoir. On peut l'explicitier de la manière suivante.

Les hommes parlent des *phénomènes* qu'ils perçoivent. Ces phénomènes se *distinguent* entre eux et en eux-mêmes, et constituent le monde de l'*existence-empirique*. On peut en parler en les isolant les uns des autres, par abstraction, et sans tenir compte du fait qu'on en parle. De tels discours se révèlent toutefois rapidement incohérents entre eux et en eux-mêmes. C'est précisément l'expérience universelle de la *contradiction* et de l'*erreur* qui suscite l'effort *philosophique* de vérité : rendre

1. *Essai*, t. 2, p. 47.

compte tant de la multiplicité variée des phénomènes que des variations multiples de leurs interprétations (y compris les interprétations « fausses » ou « contradictoires ») dans un seul et même discours qui rende compte également du partage du monde en phénomènes qui parlent et en phénomènes qui ne parlent pas. Ce discours est celui de la *phénoméno-logie*, laquelle, en tant que discours *philosophique*, est nécessairement une *phénoméno-logie*.

L'existence-empirique est structurée d'éléments différents structurés en eux-mêmes : les *monades*. Chaque monade (un rocher, un arbre, un oiseau, etc.) est située dans la *durée-étendue*. D'une part, l'ensemble de la durée-étendue de l'existence-empirique est structurée en de multiples durées-étendues « spécifiques » constituant des « milieux » et des « époques ». D'autre part, une monade possède encore en elle-même une durée-étendue propre telle qu'elle est toujours une multiplicité de « nunc » unifiée dans un « hic » et une multiplicité de « hic » unifiée dans un « nunc ». C'est ainsi qu'une seule et même poule peut être dite multiple en ce sens qu'elle est étendue et que sa tête est donc « ailleurs » que ses pattes, tandis que l'œuf, le poussin et la poule adulte peuvent être dits une seule et même poule en tant que celle-ci est durable, composée d'un maintenant, d'un avant et d'un après.

Nous verrons qu'au sein de l'être-donné les trois moments de la temporalité sont en quelque sorte sur le même plan, tandis que, dans la réalité-objective, le présent « ponctuel » s'oppose irréductiblement à l'ensemble du passé et de l'avenir. Dans l'existence-empirique chaque moment de la durée est structuré intérieurement et se distingue des deux autres, c'est-à-dire est doué de qualités propres. C'est pourquoi chacun doit apparaître dans le monde. L'ensemble de l'existence-empirique se structure ainsi en un *cosmos* (primat du *présent*) où émerge le *monde* de la vie (primat du *passé*) et où surgit l'*univers* humain de l'action et du discours (primat de l'*avenir*)¹.

C'est la *perception* qui transforme la monade en *phénomène* distinct tant des autres phénomènes que du milieu avec lequel

1. Cf. *Essai*, t. 2, pp. 110-115.

il est en relation, et c'est le *discours* qui transforme ce phénomène en sens d'une *notion*. C'est pourquoi une notion quelle qu'elle soit se rapporte toujours, directement ou indirectement, à l'existence-empirique. C'est qu'une notion est elle-même « monadique », c'est-à-dire différenciée en elle-même et mise en rapport, par son développement discursif, avec d'autres notions.

Le discours phénoménologique ne peut se développer de manière complète et cohérente qu'à la condition de se compléter par un autre discours qui vise à dire, non plus ce qui distingue les phénomènes, mais ce qu'ils ont de *commun*, à savoir le fait qu'ils *sont*, en étant par là *identiques* entre eux et en eux-mêmes, dans la mesure où ils diffèrent tous ensemble du *néant* (dont on ne parle jamais explicitement de manière spontanée, mais seulement de manière réfléchie, pour dire alors que tout ce qui est en diffère).

L'*être* dont on parle est nécessairement l'être *dont on parle*, il ne diffère du néant qu'en tant que « donné » au discours. C'est pourquoi Kojève appelle *être-donné* l'objet de l'*ontologie*, l'être « pur » ou « en soi » étant identique au néant. Encore cela ne signifie-t-il pas, nous y reviendrons, que l'être soit discours, à la manière idéaliste.

Dire que l'être-donné est le « commun » de tout ce dont on parle, c'est dire qu'il est *homogène* (et donc « univoque »), identique à et en lui-même. Toutefois, si l'*être* est homogène, il n'est *donné* que dans la mesure où il se *différencie* du néant. Or se différencier du néant, c'est se différencier de « rien ». C'est pourquoi on ne peut parler de l'être qu'à la condition de dire qu'il se différencie en lui-même tout en restant identique. Pour Kojève, cela signifie que l'être-donné est *spatio-temporalité*.

En tant qu'il se *différencie* en lui-même, l'être-donné est *spatialité*. D'une manière générale, en effet, deux « choses » identiques entre elles ne se différencient que par leur « position ». Bien entendu, il n'y a pas, dans la pure spatialité, de « monades » déterminées par leur « hic » : la spatialité de l'être est multiplicité de *points*, c'est-à-dire d'éléments identiques

entre eux et en eux-mêmes, dépourvus de structure propre. Pris en lui-même, le point isolé n'est rien dont on puisse parler. Le point ne se différencie du néant qu'en tant que multiplicité de points. Considérée abstraitement, cette multiplicité est la spatialité pure, objet de la géométrie, mais, précisément, il ne s'agit que d'une abstraction, car l'être-donné n'est spatial qu'en étant aussi temporel. Aussi bien, on ne peut parler d'une *différenciation de l'identique* qu'en parlant du *mouvement* d'un point qui se « déplace » tout en restant identique à lui-même. Or, parler de la translation d'un point, c'est parler de la temporalité.

L'être-donné est *temporalité*. La différenciation de l'identique présuppose l'*identification du différent*. En effet, si deux « choses » identiques ne peuvent différer que spatialement, deux « choses » différentes ne peuvent s'identifier que temporellement. Toutefois, l'être-donné reste homogène : pas plus d'« époques » que de « milieux » dans l'être-donné, où le présent est identique tant au passé qu'à l'avenir et dépourvu de toute détermination propre.

Que signifie alors, pour l'être-donné, le fait d'être temporel? Rien d'autre que le mouvement de *s'identifier au néant* dans le même temps qu'il s'en différencie en tant que spatialité. C'est que la temporalité n'est au fond qu'une « soustraction » de l'être à l'être, passage de l'être au « n'être plus ». Et c'est pourquoi l'être-donné est le *concevable* « car le *concept*, ou plus exactement le *sens* de l'Être, ne diffère en rien de l'Être lui-même, sinon par l'absence dans le *sens* de l'être de cet Être. Et il en va de même pour le sens de n'importe quelle chose qui *est*, de sorte que le sens " Être " est une intégration de tous les sens en général. Le *sens-essence* d'une chose est, comme on dit, cette chose même moins son *existence*. Or la " soustraction " qui enlève l'être à l'Être n'est rien d'autre que le Temps, qui fait passer l'Être, du présent où il *est*, dans le passé où il *n'est pas* (n'est plus), et où il n'est que *sens pur* (ou essence sans existence) ¹ ». L'essence d'un être est donc son *être passé* et c'est la temporalité de l'être qui rend possible le discours. *Possible*

1. *ILH*, p. 544; cf. aussi *ibid.*, p. 375 sq.

seulement, car, si l'être-donné est Concept, il n'est pas lui-même discours. Le miracle du discours consiste précisément à donner à l'essence d'une chose – de l'être en général – une existence réelle « détachée » de l'être. Ainsi ce n'est que dans et par le discours humain que l'essence « dinosaure » peut encore paraître dans le présent en tant que sens. Mais nous ne pourrions jamais concevoir quoi que ce soit ni en parler si l'essence n'était pas détachable de l'existence, si l'être n'était pas temporalité.

Que l'être-donné soit spatio-temporalité – pure puissance de tout ce qui apparaît –, c'est le *sentiment de « bien- » ou de « mal-être »* qui le révèle dans l'« expérience » que ce sentiment accompagne toujours ¹. Se sentir « bien » c'est faire « un » avec l'être, c'est éprouver sa « puissance », c'est-à-dire sa capacité de *durer* et de *s'étendre*. Au contraire, se sentir « mal », c'est éprouver une difficulté d'être, de continuer à durer et s'étendre, de conserver la maîtrise de son époque et de son milieu, c'est se sentir à l'étroit, rétréci, menacé d'être réduit à l'évanouissante ponctualité du néant. D'une manière générale, quelque chose qui ne peut plus durer et s'étendre – un organisme ou un État, par exemple –, cesse d'être et inversement. Ainsi, venir à l'être c'est se spatio-temporaliser, et « sortir » de la spatio-temporalité c'est littéralement devenir « rien », s'anéantir.

Médiatrice de l'ontologie et de la phénoménologie, l'*énergologie* est le cœur et la partie la plus « difficile » du « système du savoir ». C'est que les philosophes, éblouis par la lumière de l'être ou fascinés par la multiplicité variée des phénomènes, aperçoivent généralement mal le « milieu » grâce auquel la lumière de l'être peut se diffuser en éclairant les phénomènes qui peuvent ainsi « apparaître », et ce sont en fait des « physiciens » qui, tel Démocrite, parlèrent les premiers de la *réalité-objective*, même si, en le faisant, ils crurent parler de l'être-donné ou de l'existence-empirique : « En observant les physiciens, les philosophes se rendent discursivement compte de ce qu'est la Réalité-objective à laquelle ceux-ci ont affaire et ils la voient alors cette fois “ à la lumière ” directe de l'Être-donné

1. Cf. *Kant*, p. 186.

et à la lumière réfléchie de l'Existence-empirique que sont les phénomènes. Cette "vision" ou "contemplation" leur permet d'en faire une "Théorie" discursive qui *parle* de ce que *mesurent* les physiciens¹. » Autrement dit, il s'agit de « rendre discurs-

1. *Essai*, t. 1, p. 304. Dans la genèse du « Système du savoir », l'épistémologie de la physique tient une place décisive. Le « Compte rendu des Archives d'histoire des sciences et des techniques de Leningrad » (in *Thalès*, recueil annuel des travaux de l'*Institut d'histoire des sciences et des techniques*, Paris, 1937, pp. 295-306), donne la clé de la triple articulation du discours : « L'interprétation de la Théorie des Quanta par Bohr implique, à notre avis, une définition précise de la réalité *physique*, c'est-à-dire de l'aspect (réel) de la réalité, étudiée par la *théorie physique*, qui permet pour la première fois d'établir une délimitation exacte du domaine propre de cette science, tant par rapport à celui de la géométrie (de la mécanique, etc.) que par rapport au domaine des sciences qu'on pourrait appeler – faute de mieux – "biologiques" (géographie, physiologie, zoologie, etc.), c'est-à-dire des sciences, où le principe du "réalisme naïf" est à peu près valable [...] Dans la géométrie (la mécanique, etc.), l'"interaction" entre le "sujet" ou le "système observant" (représenté ici par le système des coordonnées) et l'objet ou le système observé, n'implique pas une *modification* des deux; donc pas d'indétermination, et pas de réalité physique, puisque celle-ci est toujours modifiée dans et par l'interaction avec le système observant. Dans les observations "biologiques", les modifications du système observé par le système observant sont négligeables, c'est-à-dire inexistantes pour les sciences en question. D'où une certaine analogie avec la géométrie, etc., c'est-à-dire possibilité d'appliquer la "physique" classique, qui – en négligeant aussi les modifications en question – n'est en fait qu'une mathématique appliquée à des objets "biologiques" (macroscopiques). Mais il y a néanmoins une différence fondamentale entre les sciences "biologiques" et les sciences mathématiques pures. Dans les premières, le sujet a en lui-même une structure complexe (diversité des sens : un seul et même objet peut être simultanément vu, touché, goûté, etc.), et l'élément objectif irréductible (l'"atome/biologique" : une rivière, une cellule, un animal, etc.), étant toujours pour le moins étendu dans l'espace-temps, possède aussi une diversité immanente, ne serait-ce que celle du commencement, du milieu et de la fin. Dans les sciences mathématiques par contre, comme par exemple dans la géométrie, la relation avec le "sujet" n'est possible que d'une seule manière à la fois (le système de coordonnées ne peut par exemple être simultanément rectiligne et curviligne), et l'élément objectif irréductible, "le point géométrique" par exemple, est dépourvu de toute structure propre. Quant à la physique proprement dite, son sujet est ce qu'on pourrait appeler "l'œil idéalisé", c'est-à-dire ce qui a besoin de "lumière" (au sens le plus large du terme : ondes électromagnétiques) – et d'elle seulement – pour entrer en contact avec l'objet, qui – de son côté – se réduit à ce qui peut se révéler à cet "œil" par ce contact (l'"œil" voyant *tout* ce qui peut se transmettre par la "lumière"). Ce contact médiatisé par la lumière est *réel*, puisque – par définition – il produit une perturbation; et, par conséquent, l'objet, qui est indispensable à la production de ce contact, est *réel* aussi. Ainsi, l'objet physique réel diffère essentiellement de l'objet mathématique "idéel". Mais il diffère également de l'objet "biologique", car la physique n'admet comme élément objectif *irréductible* que ce qui n'a pas de diversité interne, de structure propre (cet élément est le *minimum* de ce qui est visible pour l'"œil idéalisé"; actuellement c'est l'électron ou le neutron, auxquels la physique moderne ne peut attribuer de structure propre). Mais il semble

sivement compte non seulement de l'Être-donné (dans et par l'Onto-logie "médiatisée" par l'Onto-métrie que sont les Mathématiques "pures") et de l'Existence-empirique (dans et par la Phénoméno-logie "médiatisée" par la Phénoméno-graphie et la Phénoméno-métrie que sont les "Sciences naturelles") mais encore de l'aspect intermédiaire de l'Univers (où et dont elle parle) qu'est la Réalité-objective dans et par l'Énergo-logie (médiatisée par l'Énergo-graphie qu'est la physique "mécanique" ou "classique" et par l'Énergo-métrie qu'est la Physique proprement dite ou "quantique", voire "atomique", pour ne pas dire "démocritéenne")¹ ».

Partons de l'expérience. Si l'expérience concrète, en tant que perception, nous révèle le monde phénoménal et si c'est le sentiment de bien-être ou de mal-être qui nous révèle, en accompagnant la perception, l'être-donné dans sa différence d'avec le néant, c'est, nous dit Kojève, « la sensation de la variation du Tonus » qui nous révèle la présence d'une réalité-objective². Il ne nous en dit guère plus, mais on peut l'interpréter de la manière suivante. Soit la sensation d'un contact : ce n'est ni la perception d'une variété phénoménale, ni le sentiment d'une identité, mais la révélation d'une *dualité*, d'une *opposition irréductible*. C'est pourquoi la sensation d'un contact n'est vraiment donnée que dynamiquement, dans un effort (fût-ce un effort d'attention) : que je me trouve étendu au repos sur mon lit, l'impression que celui-ci « résiste » s'évanouira.

que la physique doive nécessairement admettre l'existence d'au moins *deux* types différents d'éléments irréductibles (ne serait-ce que la "lumière" qui médiate l'observation, et la "matière" observée). Autrement dit, si les entités physiques – n'ayant pas de structure interne – n'ont pas de qualités *propres*, elles en reçoivent au moins une dès qu'on les compare entre elles (une "charge négative", par opposition à la "charge positive" par exemple). L'objet non qualificatif mathématique (le point géométrique par exemple, qui – n'ayant pas de structure interne – est aussi rigoureusement semblable à tous les autres points) se distingue ainsi essentiellement de l'objet physique doué encore de ce qu'on pourrait appeler une "qualité première" (et d'elle seulement, c'est-à-dire d'une qualité qui n'a de réalité que dans et par une *relation* avec un objet possédant une qualité différente); et les deux diffèrent foncièrement de l'objet "biologique", qui a au surplus des "qualités secondes", c'est-à-dire des qualités qui sont réelles dans l'objet, même si cet objet est pris en lui-même, en dehors de ses relations avec les autres objets » (p. 250 sq.).

1. *Essai*, t. 1, p. 303.

2. Cf. *Kant*, p. 187.

C'est pourquoi seule la variation de l'intensité d'une sensation est révélatrice de la présence d'une réalité objective. Quant au mot « contact », il ne signifie pas qu'il faille privilégier le sens du toucher comme sens du « réel ». En effet, la perception tactile ne nous révèle, elle aussi, en tant que perception, que des « qualités » phénoménales : le dur, le mou, le rugueux, etc. C'est pourquoi Kojève parle du « tonus ». C'est qu'une variation du tonus peut accompagner n'importe quelle sensation, visuelle ou auditive, aussi bien que tactile. La révélation de la réalité-objective se produit tout autant dans l'expérience d'un éblouissement ou dans l'audition de bruits « imperceptibles » que dans la rencontre de mon crâne avec le pare-brise.

Que l'opposition soit *irréductible* signifie qu'elle se « conserve » partout et toujours, quelles que soient par ailleurs les variations quantitatives de ses éléments : « Le principe de la conversation proprement dit n'est rien d'autre que le développement discursif de la notion de l'Opposition-irréductible *qui constitue* la Réalité-objective. Quant à la notion de l'opposition-irréductible entre le Positif et le Négatif (= Interaction) qui est *impliquée* dans la Réalité-objective, elle se développe discursivement en un Principe de la conservation de l'Opposition. Par exemple, la quantité de l'électricité positive (négative) peut diminuer (augmenter), mais seulement à condition que la quantité de l'électricité négative (positive) diminue (augmente) d'autant. Il en va de même pour le Plein (" Matière ") et le Vide (" Rayonnement "). Mais il y a toujours quelque chose qui se " conserve " au sens fort du terme (c'est-à-dire même quantitativement), comme par exemple l'Énergie. La Réalité-objective au sens propre est identifiée précisément à cette " constante absolue " ¹. »

La *dualité* de la réalité-objective peut s'exprimer à plusieurs points de vue.

Tout d'abord, la réalité-objective n'est pas susceptible de plus ou de moins : quelque chose est réel ou irréel absolument. Ainsi le mur auquel je me heurte est réel, tandis que le sens de la notion mur ne l'est pas. Certes, le sens ne paraît dans le monde qu'à la condition d'être lié (« arbitrairement ») à un

1. *Kant*, p. 159, n. 1.

morphème quelconque bien réel, mais le discours pris en tant que tel est dépourvu de réalité-objective et c'est pourquoi l'existence *humaine* est irréductible : « Si l'on veut raccorder à la Réalité-objective l'ensemble des Phénomènes, dont chacun est réduit à la "perception" d'une *résistance*, il faut tout ramener à la Physiologie. C'est ce à quoi s'appliquent (en vain d'ailleurs) depuis plus de trois siècles les Sciences naturelles qui sont censées couvrir l'ensemble de la Durée-étendue existant-empiriquement, la durée-étendue de l'Histoire humaine y comprise. Pour ce faire, l'Histoire est ramenée (sans succès) à la sociologie, qui se réduit (en principe, mais non en fait) à une psychologie, censée être (mais n'étant pas) purement "physiologique" voire "biologique" c'est-à-dire "en dernière analyse" chimique. C'est cette chimie qu'on espère ramener à la Physique proprement dite dont on prétend parfois qu'elle peut aussi *parler* de la Réalité-objective qu'elle mesure. Mais, en fait et pour nous, cette Physique met seulement "en équation" dénuée de *sens* discursif des grandeurs *mesurables* qui en sont dénuées également ¹. »

Ensuite, « il semble que la *totalité spatiale* de l'Être-donné est *objectivement-réelle* dans la mesure où elle est donnée à un moment *déterminé* du Temps, ce moment étant d'ailleurs *quelconque* [...]. La réalité-objective est donc ce qui permet d'*opposer* un moment donné (quelconque) du Temps à tous les autres moments : on peut dire qu'elle "détermine" le Présent (instantané) par opposition à l'ensemble du Passé et de l'Avenir ² ». Par quoi la réalité-objective se distingue tant de l'être-donné homogène que de l'existence-empirique où chaque moment de la durée se distingue en lui-même et des deux autres.

Enfin, la structure de la réalité-objective est également duelle, prise en elle-même. D'une part, la « matière » ou le « plein » s'y opposent irréductiblement à l'espace ou au « vide », le vide démocratéen de l'espace étant tout aussi réel – c'est-à-dire donné à l'expérimentation physique – que la matière qui l'occupe et le détermine par là comme « champ », lequel se distingue ainsi

1. *Essai*, t. 1, p. 321.

2. *Kant*, p. 184.

ALEXANDRE KOJÈVE

Le Concept, le Temps et le Discours

Introduction au Système du Savoir

La philosophie a commencé d'exister comme une réflexion sur les discours des rhéteurs et des sophistes ; elle interroge donc les discours sur leurs conditions de possibilité et sur leurs finalités. Cette question elle-même est discutée, et elle obéit à une perspective commandée par la logique et l'exigence qui la fonde, c'est-à-dire l'exigence de vérité.

Parler en philosophe c'est parler tant de l'essence des choses que du sens des discours qui s'y rapportent ; mais tenir un tel discours signifie qu'on se tient sur un terrain de relative extériorité : on tient un discours qui n'est ni tout à fait essence ni tout à fait sens, mais qui apparaît comme participant des deux registres — c'est cela le point de vue du concept.

Le concept comme unité de l'essence et du sens est ce qui supporte ainsi, et en tant que tel, la vérité. Or celle-ci est découverte à un moment donné de l'histoire, mais prétend aussi être nécessaire, donc intemporelle : cette tension fait obligation de penser le temps. Ainsi les trois dimensions, discours, concept et temps, s'articulent-elles.

Ce texte est la plus importante et la plus achevée des ébauches inédites du système philosophique propre de Kojève.

nrf



9 782070 720194



90-IX A 72019 ISBN 2-07-072019-5

160 FF tc